

Weltanschauung : qu'est-ce qu'un tableau ?

Christiane
LACÔTE

(93)J'ai choisi la question « Qu'est-ce qu'un tableau ? » pour respecter peut-être une littéralité de traduction : Weltanschauung, c'est-à-dire non pas conception du monde mais vision du monde - même s'il est ordinaire dans le domaine philosophique que le modèle de la conceptualisation prenne appui sur l'imaginaire scopique.

La question que nous nous posons ce week-end est immense, démesurée : l'idée de monde pose la question des limites. Comment la poser ? Je pourrais dire que l'hypothèse sur laquelle je pars c'est que l'idée de monde, pour la psychanalyse et telle que la psychanalyse peut la situer, semblerait - mais peut-être l'a-t-elle toujours été après tout - une notion éthique ; c'est une notion posée non pas à partir de la théologie mais de la téléologie, la science des fins, et la question du monde se pose toujours en terme de choix : c'est une notion qui se pose sous un aspect ou bien moral ou bien esthétique. Elle est orientée par rapport à un bien qui se trouvera ou bien immanent ou bien transcendant, ce qui oriente philosophiquement la question vers un objet comblant, comme si le sujet était orienté intentionnellement, (94)comme le dit la philosophie, vers un objet comblant, un objet dont la jouissance est de sublimation.

D'autre part, il pourrait sembler que le drame où nous voyons se jouer la question des limites du monde est le drame paranoïaque : qui, en effet, plus que le paranoïaque, se pose la question des relations entre les éléments qui devraient faire un monde centré, même s'il est en expansion immense, démesurée ? Qui plus que celui qui vit le drame paranoïaque pourrait nous faire poser la question ?

Or, la psychanalyse oriente l'objet, comme nous le disons, comme cause du désir : c'est-à-dire qu'il y a un renversement de perspective radical, où un choix existe, mais à partir de la saisie de ce qui nous mène et par rapport à quoi on peut prendre du recul mais pas de prime abord. C'est-à-dire que le renversement par rapport à la philosophie est le renversement du rapport intentionnel du sujet à l'objet, un objet souverain bien.

Cependant, il semble que le monde soit toujours une notion - pour la psychanalyse ou la philosophie - qui ait pour corrélat le terme de réalité. Et ce qui est intéressant, ce que je vais essayer de vous dire à propos de ce qui est cadré, de ce qui donc fait tableau - que ce soit un tableau esthétique ou que ce soit un tableau à la manière, par exemple, avant la Révolution française dont les physiocrates écrivaient le « tableau de la France » -, c'est de savoir que la notion de monde, même si nous la critiquons, est opératoire dans la mesure où chaque fois se pose la question de la limite de la réalité par rapport à un réel. Par exemple : le monde grec se posait par rapport aux barbares ; Rome se refondait par rapport à une extension sans cesse fondée sur Rome, centre du monde ; à l'époque tourmentée où écrivait le juriste et philosophe Hobbes, c'était par rapport au chaos, et je vais essayer de vous parler un peu du *Léviathan* ; sous Louis XIV, le monde, c'était évidemment la cour, et le monde s'opposait sans doute à la ville et le centre en était Versailles ; quant à Lacan et à Raymond Queneau, le monde cadré par la réalité inscrite par le fantasme s'oppose, en l'incluant, à la question du réel. Notre question est la question de la réalité et du réel et de la manière dont cela peut s'articuler.

(95)Un jour, quelqu'un me disait : « Cet appartement, on l'organise comme ça quand on a *du monde*. » Quelle curieuse expression ! On parle aussi de « débiter dans *le monde* ». Je parlerai du XVII^e siècle. Vous savez que je m'intéresse cette année, avec mes collègues, avec la Maison de l'Amérique

latine, à l'Age baroque. Voici par exemple, deux phrases magnifiques de la Princesse de Clèves. « *Madame de Clèves avait ouï parlé de ce prince par tout le monde comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la cour.* » La cour, c'est le monde ; point de salut en dehors de la cour et de la représentation qu'y fait le roi. « *Il parut alors à la cour une beauté qui attira les yeux de tout le monde. Et l'on doit croire que c'est une beauté parfaite puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé de voir de belles personnes.* » C'est-à-dire que le monde, la cour est un espace de représentation, comme l'Age baroque nous le montre ; il s'agit - selon l'étymologique grecque ou latine, *cosmos* ou *mundus* - de quelque chose qui est arrangé, en ordre, bien peigné, bien ordonné, et ce qui régit le désir à la cour et dans le monde, c'est la beauté ; ce qui attire les yeux, ce dont on doit parler, c'est ce qui fait figure ou portrait de représentation en représentation, en accord avec ce qui s'élaborait philosophiquement en ce temps-là. Et la transmission des messages se faisait par la représentation. Louis XIV était en représentation et représentation en lui-même du centre du monde.

Or, ce qui est intéressant dans cet Age baroque - vous me direz, il est aussi classique, mais cette opposition est sans doute à nuancer -, Hobbes, en écrivant le *Léviathan*, parle de la bête immonde. C'est dans *Le livre de Job* qu'il y a Béhémoth et Léviathan, ces deux monstres du chaos ; c'est dire l'astuce de l'Age baroque, l'astuce de cet âge qui a inventé les sections coniques - c'est-à-dire qui a mis en variations géométriques diverses formes géométriques - c'est d'intégrer le *diabolos*, l'immonde, l'autre comme altération. Nous avons eu l'occasion de le voir avec Constantino Gillardi et Jorge Cacho, à la Maison de l'Amérique latine, dans leurs exposés.

Or, si nous reprenons son texte dans *Scilicet*¹, Lacan nous dit expressément que l'inconscient est fait de pensées assurément mais sans doute pas de représentations. Or il semble que l'idée de monde se soutienne essentiellement de (96)l'idée de représentation, de toute manière.

v

Deuxième élément de réflexion - qui sont autant de questions pour moi, je vous l'avoue -, la voie romaine, la trajectoire d'un point à un autre ; ce qui d'ailleurs, semble-t-il, a été le modèle cartésien de ces « chaînes simples et faciles »

1 *Scilicet*, n° 1, pp. 31 et 32.

du raisonnement. Rome, centre du monde, reliée par ce réseau de voies romaines, de droites tracées d'un point à un autre. Ce qui ne donne pas d'autre alternative que le paradoxe de Zénon finalement : c'est-à-dire l'immobilité avec l'indivisibilité à l'infini de ces segments de droite. Ou bien, un autre espace, asiatique, celui du jeu de go, des territoires ponctuels qui s'opposent les uns aux autres et qui font apparaître l'opposition entre le local et le global.

De toute manière, vous le sentez par ces deux exemples qui ne sont que deux exemples parmi d'autres, le monde, cet espace imaginaire, en ordre, cette mise en ordre, est une notion qui est indissolublement liée au pouvoir. Le monde est avant tout un tableau où chacun a une place réglée, une oeuvre d'art belle ou laide qui admet le monstre ou qui le rejette - et l'Age baroque sait très bien l'admettre -, mais toujours quadrillé.

Je me questionnais un jour dans un musée américain sur quelqu'un de proche qui aime Degas, les danseuses de Degas ; je me disais : puisque cette personne n'est plus du XIX^e désuet de Labiche ou de Feydeau, pourquoi aime-t-elle ces danseuses qui, après tout, n'ont pas grand-chose d'érotique ? J'ai trouvé mais comme on trouve, c'est-à-dire quelques années après, et j'ai trouvé, en examinant de près un tableau - qui est, je crois, à Baltimore - en me disant tout d'un coup que ces danseuses n'étaient là que pour faire toupie, pivot, un pied, un point sur différents points de la toile, faire des tourbillons et faire perturbation, comme on pouvait en parler tout à l'heure, perturbation sur une surface : l'idée de *monde*, malgré son idée de perfection, malgré cette *mise en tableau*, est tout à fait capable d'admettre ces éléments de perturbation. Mais, est-ce là vraiment du réel ? Ce n'est pas sûr.

A l'Age baroque - je vais parler un peu de Hobbes et ce n'est pas incongru dans la mesure Hobbes parle de l'état de guerre et c'est un problème actuel -, le monde est lié à la bête immonde ; ce n'est pas à (97)l'immonde, c'est à la bête immonde, c'est-à-dire au démon. L'homme est pécheur - demain, Marchal et Cacho vont parler de cette dimension du salut qui est très liée à cette notion de monde : Dieu a sauvé le monde -, l'homme est pécheur et il a une nature double, cela c'est l'insistance baroque, de l'homme corps et âme à la fois. C'est-à-dire que le monde, le *mundus* - c'est-à-dire le poli, l'achevé, l'ordonné - et l'immonde cohabitent chez l'homme ; et il y a à cette époque, au XVII^e, une floraison de traités théologico-politiques. Les

sections coniques, le même et l'autre sont mis en variations géométriques. Le « change »², notion baroque, l'irréductibilité de l'autre est absorbé par ce qui, avec Leibniz, deviendra le géométral où la diversité des formes est résorbée sous l'idée de limite des variations. De même, dans le *Léviathan*, le contrat est un point mythique d'équilibre entre l'état de nature, qui est un état de peur et de guerre, et l'état civil, l'état de droit où la paix peut s'instaurer. Différence avec le pacte rousseauiste où les hommes sont libres - il n'est pas question du tout de poser la question de la liberté chez Hobbes - et s'unissent par rapport à un danger extérieur ; mais, vous le savez, on a pu dire que le pacte du *Contrat social* de Rousseau est le symétrique exact de ce récit magnifique qu'il nous fait du complot que sa paranoïa organise dans l'église Notre-Dame.

Qu'est-ce que c'est que le *Léviathan* ? C'est ce titre curieux que Hobbes a donné à son traité et à cet artefact que l'homme a construit par le droit civil par rapport à l'état de nature. Pour Hobbes, écrit A-L. Angoulvent³ :

« Par l'artifice qui met en place la république, un dieu mortel, le Léviathan, naît sous le Dieu immortel. Ce dieu mortel est sorti du souci des hommes de pourvoir à leur propre préservation et de vivre plus heureusement par ce moyen. Ce dieu mortel est donc édifié par la raison humaine comme un artifex, c'est l'art qui crée ce grand Léviathan qu'on appelle République ou Etat. »

Ceci est dans l'introduction du *Léviathan* de Hobbes. Remarquez l'audace de ce penseur, qui se disait chrétien, à poser ainsi la question du droit, (98)c'est-à-dire de ce qui va lier les hommes autrement que par la peur et par l'état de guerre, à poser cela comme un dieu mortel, le Léviathan, ce dieu qui était sorti du chaos, ce monstre baroque, ce monstre du droit avec ce point d'équilibre, ce point de contrat qui, chez Hobbes, va être un contrat tout à fait particulier puisqu'il est un contrat fait entre des hommes pour déléguer la souveraineté à un seul. Le monde est centré par un despote, un roi, mais qui est le Représentant souverain de ceux qui l'ont autorisé.

Je ne peux malheureusement pas m'étendre là-dessus mais il y a quelque chose à lire chez Hobbes qui, nous, nous intéresse et qui pose la question du monde comme lien social

2 Voir les livres de Jean ROUSSET sur la littérature baroque.

3 Je cite une thèse de A-L. ANGOULVENT, *Hobbes ou la crise de l'État baroque*, Paris, PUF, 1992.

dans un autre rapport que celui de la dépendance par rapport à Dieu, puisque c'était quand même toutes les questions de l'Eglise anglicane qui s'étaient posées là, et puis Cromwell, enfin, cette question de la République et qui sont tout à fait de notre sujet. Peut-être que l'on pourra revenir dans la discussion là-dessus. C'est-à-dire que l'idée de monde tel que le posent les écrivains et les juristes de l'Age baroque, avec cette idée d'artifice, est sans doute en duplication de représentation avec le mode mythique d'une création par Dieu. Ce sont des rapports tout à fait intéressants... et pas paranoïaques.

v

Le troisième point de réflexion, qui est encore tout un ensemble de questions que je voudrais soulever et lancer pendant ces journées, c'est la considération du monde quand la question des limites n'est pas posable symboliquement, ni par cet artefact du symbolique qu'est le droit, le monde paranoïaque. Pour Schreber, le monde est en expansion, centré par Dieu, et monde et immondice sont symétriques mais extérieurs ; ce n'est pas comme dans l'art baroque où la monstruosité de l'artifice est en duplication de représentation avec ce qui est théologiquement affirmé, mais là où l'immondice se situe par une sorte de sphincter simpliste selon une problématique extrêmement imaginaire et simpliste de rejet ou absorption.

Il y a ce texte que vous connaissez, cité par Freud dans les *Cinq psychanalyses*⁴, mais il y en a beaucoup puisque la notion de monde dans (99) la précarité de ces limites, c'est la question paranoïaque elle-même, là où le pacte symbolique justement est problématique. Et une idée où Dieu est « *accoutumé à n'avoir de relations qu'avec les défunts et ne comprend pas les vivants. [...] A ceci se rattache une idée, presque inconcevable pour l'homme, idée découlant de l'incompréhension totale qu'a Dieu de l'homme vivant en tant qu'organisme, que chier est pour ainsi dire la chose ultime, c'est-à-dire que, en miraculant le besoin de chier, l'objectif de la destruction de la raison est atteint et donnée la possibilité d'une retraite définitive des rayons divins* » qui irradient le monde et le constituant ; pour lui, « *celui qui est parvenu à se mettre en un rapport semblable au mien avec les rayons divins a pour ainsi dire le droit de chier sur le monde entier* ». On pourrait penser que l'acte de chier, là, est la réalisation de cet

4 *Cinq psychanalyses*, trad. fr., Paris, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, 1970, pp. 276 et sv.

universel concret qui est le monde. « *La plume se refuse à transcrire cette formidable stupidité, à savoir que Dieu dans son aveuglement, basé sur la méconnaissance de la nature humaine puisse réellement aller jusqu'à admettre qu'il existe un homme incapable d'une chose que n'importe quel animal sait faire : un homme qui, par bêtise, est incapable de chier* ». Ou encore : « *C'est la raison pour laquelle, et toujours sans exception, au moment de la défécation ou de la miction, tous les rayons ont été réunis.* »

Je passe malheureusement très vite mais c'est pour faire sentir qu'il y a toute une direction de questions qui se posent à propos de la notion de monde quand on reprend une métaphore commune à propos du monde, celle d'un organisme vivant où tout serait ordonné avec l'harmonie qu'à un organisme vivant. Mais en ce cas, cela ne se passe pas : Dieu a abandonné le monde, l'homme est abandonné, ce n'est plus comme dans la philosophie de Malebranche, il ne la soutient pas. Alors il convient qu'il y ait quelque chose qui soit comme une pulsation vivante, et c'est cette invention géniale et paranoïaque du rassemblement des rayons divins par le fonctionnement de l'orifice anal. Cela me fait penser évidemment aussi à ce rêve de Jung dans *Ma vie* - dont nous parlions à propos des journées sur les disciples - où il rêve qu'il chie sur une église, ce qui centre un monde.

v

Mais est-ce que le chaos grec, est-ce que la ville du XVII^e par rapport à la cour, est-ce que l'altération de la monstruosité à l'époque baroque incluse (100) dans l'ordre, est-ce que la merde de Schreber par rapport au rayon divin, est-ce que tout cela qui sont des manières de poser et d'articuler réalité et réel convient à notre problématique de praticien de l'analyse ?

Le texte dans *Scilicet* qui s'appelle « La méprise du sujet supposé savoir » qui pour notre gouverne fait suite à la proposition de la passe de 1967, est une critique de la notion de représentation. Qu'est-ce que l'inconscient ? Je ne vais pas lire ce texte mais tout cela, le monde, le monde régi par exemple par la réflexion sur les fins, la téléologie, « *tout cela de n'être autre que représentation, intuition toujours naïve et, pour le dire, registre imaginaire est assurément air à gonfler l'inconscient pour tous, voire chanson à susciter l'envie d'y voir pour aucun. Mais c'est aussi flouer chacun d'une vérité qui miroite à ne s'offrir qu'en fausses prises.* » ⁵

5 *Scilicet*, n° 1, p. 31.

Et c'est là que Lacan, assis sur les mêmes bancs que Raymond Queneau au séminaire de Kojève sur Hegel, critique la dialectique hégélienne et toute vision du monde. Je n'ai pas résisté au plaisir de vous parler du soldat Brû - n'y voyez pas trop de jeux de mots avec Bruxelles -, du soldat Brû qui dans *Le dimanche de la vie*, je vais vous lire d'abord la phrase de Lacan, pose la question du tableau puisqu'il vend des cadres. Lacan dit ceci en parlant du comique de cette raison à qui il faut ces détours interminables pour nous mener à quoi, à ce qui se désigne par la fin de l'histoire comme savoir absolu - c'est bien la visée ultime de la notion de monde -, il dit ceci :

*« Rappelons-nous ici la dérision d'un tel savoir qu'a pu forger l'humour d'un Queneau de s'être formé sur les mêmes bancs que moi en Hegel, soit son « Dimanche de la vie » où l'avènement du fainéant et du vaurien montrant dans une paresse absolue le savoir propre à satisfaire l'animal ou seulement la sagesse qu'authentifie le rire sardonique de Kojève qui fut à tous deux notre maître ».*⁶

Voilà ce qu'est le soldat Brû :

« L'oeil inconsciemment gris-bleu, la molletière galamment embobinée avec inconscience, le soldat Brû promenait naïvement avec lui tout ce (101)qu'il fallait pour plaire à une demoiselle ni tout à fait jeune ni tout à fait demoiselle ; il ne savait pas.

*Julia, pinça le bras de sa soeur Chantal et dit : Le vlà. Tapiés derrière un entassement brut de bobines et de boutons, elles le regardèrent passer, muettes. »*⁷

Vous avez le tableau, là. Vous avez l'agalma, le soldat Brû, ce brillant un peu scandaleux du soldat Brû qui marche, la fenêtre du cadre, et derrière les femmes avec leur chaos de bobines et de boutons, la mercerie.

Ce qui est intéressant ici, c'est la critique que fait Queneau de la Weltanschauung. Le soldat Brû est embobiné par sa marchande de bobines et il lui arrive des choses un petit peu comme il peut arriver à brû, brut, abruti, ou bruit dans le message.

« C'est combien aujourd'hui ?, lui demanda-t-elle. Deux cents trente-quatre francs. Une fameuse journée. »

6 Ibidem, p. 33 .

7 R. QUENEAU, *Le dimanche de la vie*.

Le soldat Brû finit par ouvrir un commerce de cadres, il vend des encadrements pour n'importe quoi ; c'est cela le monde, c'est ce qui cadre.

« Qu'est-ce qui leur prend aux gens à se faire encadrer comme ça ?, ronchonne-t-elle en mettant à gauche la recette. Ce n'est rien. Tu verras quand il y aura l'expo. Encore une connerie, leur expo ; elle n'ouvrira jamais. On dit que si. Il s'agit de l'exposition universelle. »

Et vous savez peut-être comment cela se dit en allemand : *Weltanstellung*. C'est-à-dire que Queneau oppose à la *Weltanschauung* hégélienne la *Weltanstellung* de l'exposition universelle. Or que se passe-t-il à l'exposition universelle, rien que de très ordinaire sinon que le soldat Brû pelote sa belle-soeur.

Cependant, les choses sont un petit peu plus graves pour le marchand de cadres parce que ce sont les marchands d'armes qui font en plus leurs affaires, on est à la veille de la guerre, et les marchands de cadres, cela ne marche pas trop bien. Ce qui est normal quand il y a une guerre : peut-on (102) parler de monde quand il y a une guerre ? Alors cela pose effectivement des questions par rapport à la dialectique hégélienne et la *Weltanschauung*, la guerre.

Paul, le beau-frère du soldat Brû, vend des armes et non des cadres comme Valentin Brû.

- Seulement il y avait quand même des Prussiens qui ne voulaient pas des Français et qui se préparaient à leur tomber dessus. Goethe, il les avait en horreur ces gars-là ; d'ailleurs, il était même un ami personnel de Napoléon qui lui avait donné la légion d'honneur.

Paul rougit. Il l'aurait à la prochaine promotion.

Valentin Brû continue :

- Le type d'Iéna⁸ non plus il ne les avait pas à la bonne les Prussiens qui s'énervaient. En 1813, quand ils ont commencé à se requinquer, il disait le type d'Iéna que les Allemandes aimaient mieux héberger six Français qu'un cochon russe et trois Russes qu'un volontaire allemand.

Voilà pour les frontières.

- Pourquoi qu'il vous racontait tout cela, dit Julia, avec son bon sens brumeux.

8 C'est-à-dire Hegel, qui a enseigné quelques années à Iéna.

- *Pour le rapprochement franco-allemand sans doute, dit Valentin. Mais les petits vieux, ils ne marchaient pas, ils ricanent en disant entre eux que leurs écrivains et leurs philosophes aux Allemands, ce n'étaient pas des hommes et qu'en France, on n'avait jamais vu de foutriquets pareils, même du temps de la Guerre de Cent Ans.*
- *Y a eu Cauchon, dit Chantal.*
- *En tout cas, dit Valentin, les Allemands se sont vexés, et, à part Lützen on a vu que des défaites. [...]*
- *Eh bien, dit Paul, tout cela est fort instructif.*
- *Pas tellement, dit Valentin.*
- *Alors pourquoi as-tu fait ce voyage, dit Chantal (puisque Valentin était (103)allé tout seul faire son voyage en Allemagne).*
- *Je vous ai emmerdés, dit Valentin, avec mon voyage.*
- *Tu nous en as plus raconté que sur Madagascar, dit Chantal (parce que le soldat Brû a fait sa campagne à Madagascar).*
- *A Madagascar, dit Valentin brusquement, on replante les morts.*
- *Quoi ?, firent les trois autres.*
- *On les enterre, dit Valentin. Et puis au bout d'un certain temps, on les tire de là et on va les enterrer ailleurs.*
- *Quels sauvages, dit Julia.*
- *C'est comme en histoire, dit Valentin. Les victoires et les défaites, elles n'ont jamais leur fin où elles se sont passées. On les déterre au bout d'un certain temps pour qu'elles aillent pourrir autre part.*
- *C'est malheureux qu'il n'ait pas été beaucoup à l'école, dit Julia, il aurait pu écrire dans les journaux.*⁹

Alors vous voyez cette histoire-là de « on déterre les morts pour les planter ailleurs », je veux dire effectivement ce n'est pas comme dans la dialectique hégélienne où c'est le point ultime de contradiction qui fait *Aufhebung* et fait passer à autre chose ; mais ce qui se passe, ce qui montre que c'est quelque chose qui est plus proprement du registre du réel puisque cela resurgit là où on ne s'y attendait pas et que ce n'est pas dans les calculs des mensurations du monde que l'on va trouver les choses, mais dans quelque chose qui va surgir ailleurs et on ne sait pas où, car il n'est pas sûr que cela revienne à la même place.

9 R. QUENEAU, *Le dimanche de la vie*, op. cit., pp. 188-189.

Le troisième point de critique sur toute vision possible du monde, sur tout balayage conceptuel totalisant, c'est évidemment la grande critique de Queneau sur la conscience de soi hégélienne. On a « offert » un balai à Brû, payé très cher : « Jean-sans-Tête entra porteur de balais de jonc. » C'est tout même bien adressé au premier chapitre de *La phénoménologie de l'Esprit*. Et alors, il essaye, Valentin Brû, de suivre le temps et en particulier l'horloge ; cela, c'est un coup porté contre « le concept, c'est le temps », c'est toujours envoyé à Hegel. Et il n'y arrive pas.

(104)« *On ne réussit pas toujours à la première tentative. Il connaît maintenant la théorie. Il lui manque une certaine souplesse dans l'application. Et surtout plus de rapidité, plus d'intransigeance. Il faut balayer tout de suite. Une voix grelottante commence à lui chanter dans le fond de la nuque : "C'était la fauvette du". Il ne la rate pas. Il l'aplatit d'un coup sec. Elle fait pschtt et c'est finit. Voilà comment il aurait dû procéder tout à l'heure. Il range son balai derrière son oreille. Il se promet de faire mieux la prochaine fois.* »¹⁰

C'est-à-dire que l'on arrive de plus en plus chez ce marchand de cadres à quelque chose qui est le cadre brut. Il balaye tout, il balaye en particulier les crottes de chiens. Et à quoi arrive-t-on ? Eh bien, ce problème de cadres est tellement affiné dans *Le Dimanche de la vie* qu'il fait surgir à propos du cadre, c'est ce qui va excéder le cadre puisque tout va être vidé et que le grand balai de la pensée hégélienne ne bat que l'air de la ritournelle « C'était la fauvette du »

v

Alors en conclusion, la question que nous nous posons - « qu'est-ce qu'un tableau ? », « qu'est-ce qu'une conception du monde et qu'est-ce que la psychanalyse à en faire elle qui n'a pas affaire à des représentations ? » - est un problème de conceptualisation. Comment penser en effet des singularités où le réel chu de la lettre ne soit pas pris dans la fascination imaginaire perverse d'un culte du déchet (non par souci écologique certes). Mais le problème est, me semble-t-il, de trouver le juste lieu où Lacan a remplacé par l'*agalma* au parfum parfois de scandale l'obstacle, le *scandalon* qui faisait butée du réel chez Freud ; c'est-à-dire comment penser non pas le monde mais l'*agalma* du désir par rapport au réel de son inscription signifiante ? Et là il me semble que ce n'est qu'une

10 Ibidem, p. 175.

position éthique qui nous fait dégager l'enjeu symbolique de l'agalma par rapport à l'imaginaire du déchet où nous sommes quelquefois pris, quand nous tentons d'articuler réalité et réel dans l'économie du désir.